



Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Nelly CHABROL GAGNE
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand

Colloque international

[Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse \(20-21^e siècles\)](#)

Co-organisé par la Bibliothèque Nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand/Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétiques (CELIS)

Avec la collaboration de l'Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)

Judi 18 octobre 2012 – BnF

Vendredi 19 octobre 2012 – Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse)

Programme ANR Enfance Violence Exil

enfance-violence-exil.net

EXILÉS EN LEUR PROPRE PAYS, les enfants cachés pendant la 2^{ème} guerre mondiale à travers les témoignages d'Isaac Millman, et de Régine Soszewicz, auteurs de livres pour enfants.

Odile Belkeddar

Traductrice

La littérature jeunesse compte pour nous tous et notre double intervention, celle de Régine Soszewicz, plus connue sous le nom de Lilensten, et la mienne, ont pour but de parler de son rôle formateur pour les adultes de demain, à partir de deux livres parus sur un sujet peu traité dans le domaine du livre pour enfants pour plusieurs raisons que nous allons tenter d'explicitier, et qui pourtant peuvent avoir un impact décisif si l'on est persuadé que ce qu'on lit de fort étant jeunes nous structure durablement, et que la mémoire transmise, même douloureuse, intéresse les enfants.

Avant de laisser la parole à Régine Lilensten, auteur sous son nom de naissance du livre *Les étoiles cachées* (Castor poche, 1989, rééditions 2000,2006), je commencerai par le témoignage d'Isaac Millman, *Je m'appelle Isaac et j'ai été un enfant caché* d'abord publié aux Etats-Unis en 2002, chez Farrar and Strauss, et en 2012 par le Cercil, en français.

L'auteur, Isaac Millman, habite à New-York, suite à son adoption après la guerre et ne pouvait donc être présent ici, mais il est extrêmement heureux que son histoire soit entendue en France, son pays d'enfance.

De nombreux enfants juifs ont été cachés pendant la 2^{ème} guerre mondiale, souvent par humanité comme l'illustre Isaac Millman dans cet extrait : « À notre arrivée à l'hôpital, on nous emmena au secteur des enfants, où on nous attribua un lit et une sorte de blouse blanche à enfiler. Je découvris rapidement qu'aucun des enfants n'était malade. Nous étions tous des Juifs qui venaient d'être sauvés. Les médecins et infirmières qui géraient l'hôpital nous protégeaient en prétendant que nous étions malades », et parfois contre de l'argent : « Héna m'a placé chez les Mercier, un couple âgé qui avait fait savoir qu'ils prendraient volontiers un enfant pour augmenter leurs revenus. En route, Héna a changé mon prénom d'Isaac



pour celui de Jean. “Un nom bien français” a-t-elle dit. Je devrais appeler Madame Mercier “Mémé” et ne jamais, au grand jamais, dire à quiconque que nous étions juifs », et ces enfants ont pu être ainsi sauvés, ce qui a été le cas d’Isaac Millman et de Régine Liliensten ; leurs livres sont donc aussi des contes de fées qui donnent espoir.

En 2012, du 26 Juin au 27 Octobre, l’exposition **C’étaient des enfants-Déportation et sauvetage des enfants juifs à Paris, 1940-1945-**, a rendu compte de cette période à la Mairie de Paris, mais la réalité des enfants cachés est restée longtemps mal connue des générations suivantes.

En effet, pour dire ce qui leur était arrivé, il a fallu que ces enfants grandissent, (Isaac Millman n’avait que 7 ans en 1939), qu’ils se souviennent... qu’ils dépassent le fait d’être eux en vie, d’avoir éventuellement survécu à ses parents, et par rapport à la réalité des camps, leur sort leur a semblé enviable, il leur fallait donc oser accepter l’idée de « raconter » ; cela a été rarement de leur fait, mais le plus souvent afin de répondre à la demande de leurs petits enfants ou d’un tiers. Boris Cyroulnik, le propre préfacier du livre d’Isaac, a lui-même été caché et n’en parle lui-même que depuis peu, dans des livres d’entretiens, et cette année seulement dans un livre intitulé **Sauve-toi, la vie t’appelle**, aux éditions Odile Jacob. C’est dire si cela n’est pas simple.

Je voudrais aussi insister sur la forme de ces deux livres, livres *pour enfants*, et non uniquement témoignages, il y a eu bien sûr de nombreux témoignages, oraux ou écrits mais le souhait de s’adresser aux enfants, est particulièrement important, et rares.

La forme littéraire de leur récit trouve une distance permettant d’aborder une réalité emblématique de l’exclusion « raciale », à travers l’auto-biographie de deux enfances bouleversées par la séparation des parents, la francisation de leur noms, l’hébergement parfois douloureux mais parfois aussi heureux, dans une ou plusieurs familles successives, avant de retrouver ou non ses parents, d’être éventuellement adopté, et dans ce cas de devoir aimer de nouveaux parents...

L’exercice périlleux de dire le moins (la séparation forcée d’avec leurs parents) pour dire le plus, sans le dire explicitement (la déportation, la mort ou le retour des camps) permet ici de sensibiliser avec émotion mais sans violence leurs jeunes lecteurs à ce qui peut arriver par temps de guerre ou d’exclusion.

Mais ce n’est pas le seul enjeu : ces livres n’ont finalement pas été écrits juste pour les enfants, ou en fait un public particulier, ils sont la remontée de souvenirs devenus lointains, enfouis, et parfois même « oubliés » selon l’âge des enfants, et donc à reconstituer.

Ils peuvent être lus par des adultes, comme livre pour adultes, car leurs auteurs, retrouvent leur paroles d’enfants, sans chercher à écrire pour les enfants. Mais ils ont également une autre portée : celle de rendre la parole à tous ceux qui ont été cachés et n’ont pas trouvé les mots pour le dire, ou l’écoute nécessaire, que ce soit juste après la guerre ou des décennies plus tard. Car il faut dire qu’après la guerre, personne n’avait envie d’entendre la réalité, celle des juifs réapparus en particulier.

N’oublions pas que le projet d’élimination racial, s’il n’était pas consciemment approuvé par tous, n’était pas réprouvé par nombre de citoyens ordinaires. Le regard en 2012 sur certaines populations stigmatisées en Europe, laisse supposer que les interdictions diverses ne seraient pas forcément désapprouvées par nombre d’habitants lambdas. Mais Revenons à Isaac, avec un mot pour remercier la bibliothécaire qui m’a fait découvrir ce livre, Ida Papiernik, qui une fois retraitée, anime la bibliothèque du centre Medem, à Paris et qui y a développé un fonds jeunesse particulièrement important, ce qui est assez exceptionnel dans les bibliothèques spécialisées.



Un autre mot ensuite pour l'éditeur, le Cercil, dont c'est le premier livre jeunesse, association basée à Orléans qui fait un énorme travail d'archives sur les personnes internées, juives et tsiganes, dans les camps de Pithiviers et Beaune la Rolande, situés à proximité d'Orléans (www.cercil.eu). Sa présidente, Hélène Mouchard-Zay, et sa directrice, Nathalie Grenon, assurent une programmation régulière de rencontres avec des auteurs et témoins. C'est d'ailleurs grâce à leur compétence que les registres et documents de la police française, oui, française, ont été retrouvés pour les parents d'Isaac Millman, morts à Auschwitz, documents qu'Isaac Millman n'a vu qu'à plus de 80 ans, imaginez voir enfin la preuve du décès de ses parents, plus de 70 ans plus tard. Comme l'explique Boris Cyrulnik : *« Toute notre vie est traversée par une cascade d'événements, parfois tragiques, qui construisent sans cesse une représentation de soi. Lorsque survient le fracas, les enfants qui sont sécurisés par leurs parents surmontent mieux l'épreuve, surtout si ceux-ci restent auprès d'eux. Mais qu'en est-il lorsque la famille est séparée, que chacun des membres est isolé, dans l'ignorance de ce que les autres sont devenus ? Et qu'en est-il lorsque ce sont les dirigeants du pays qu'on aime qui organisent la persécution ? Quand c'est l'Etat qui vous empêche d'aller à l'école sous votre vrai nom, qui vous interdit de jouer dans un jardin public, de s'asseoir dans un autobus, qui interdit à vos parents de travailler et fait disparaître les membres de la famille ? »*

Isaac Millman, est ainsi né en 1933 sous le nom de ses parents, Sztrymfman, il sera caché sous celui de Jean Devolder, avant d'être adopté par la famille Millman. Trois noms, au cours de la même enfance, presque aussi importants les uns que les autres. Il a 7 ans quand la guerre éclate, et son récit, composé de courts chapitres illustrés par lui-même, dans un style proche du dessin d'enfant, sans ambition artistique –le sujet ne s'y prête pas ici- mais proche de son enfance.

Il a également dans un style plus graphique léger illustré aux Etats-Unis les livres pour enfants de la série Howie Bowles écrits par Kate Banks; Il est également auteur-illustrateur de quatre livres pour enfants dont le héros, Moïse, est sourd. Il a également écrit et illustré *Arbeit mach frei*, un album relatant son pèlerinage à Auschwitz en 2005, en compagnie de son petit-fils.

Comment s'est-il décidé à écrire ? Il raconte qu'un jour, il a écouté dans un concert une jeune femme musicienne, sourde et muette, qui avait trouvé un tempo extraordinaire pour s'exprimer et c'est la raison pour laquelle, il a commencé à écrire plusieurs titres sur un enfant sourd. On peut évidemment se dire que cette mutité-surdité avait fait écho à une impossibilité de dire et d'être entendu. Et qu'il fallait sans doute passer par le détour de cette personne à ses yeux merveilleuse qui avait réussi à trouver un mode d'expression par la musique, dépassant son handicap, et qui s'autorisait à vivre normalement.

Voilà qu'un jour, sa petite-fille américaine lui a demandé de raconter la guerre en France, pour l'école, elle était toute contente d'espérer une bonne note grâce à son grand-père qui avait connu la guerre. Isaac qui parle de plus anglais depuis 1948, a recherché ce qui lui revenait en français comme émotions, une bribe de phrase, une expression, une intonation... avant de pouvoir écrire son texte en anglais. Il raconte aussi que les quelques photos qu'il a réussi à emporter ensuite, conservées par des voisins qui les lui ont transmises, lui ont permis de garder une image de ses parents et que sans ces photos, il les aurait oubliés. (Vous souvenez-vous bien du visage de vos parents quand vous aviez 7 ans ?)

La force de son témoignage est qu'il fonctionne par remontée d'images ou de sons : câlins avant la guerre avec ses parents rue de la Fontaine-au-Roi à Paris, jeux avec son voisin, convocation au commissariat de son père qui s'habille comme pour un dimanche, visite du père au camp de Pithiviers où rien n'a encore l'air bien grave si ce n'est les hurlements des policiers français au moment du départ, fuite de Paris en autocar puis train, séparation d'avec sa mère qui comprend qu'il faut pour le sauver le confier à un inconnu contre argent, hébergements successifs à l'hôpital, puis par une voisine qui



l'emmènera à Pontault-Combault, découvertes entre tristesses et joies ou simples souvenirs du quotidien, de la vie à la campagne, jusqu'à la fin de la guerre où il sera à nouveau finalement séparé de la femme, bienveillante qui l'hébergeait, pour être recueilli dans une maison d'enfants gérée par une organisation juive afin d'être ensuite adopté.

Ainsi se souvient-il de l'étoile jaune, suivie d'autres discriminations : *« Maman a acheté les étoiles jaunes qui symbolisaient l'étoile de David que nous devons porter pour sortir dans la rue. Elle les a cousues à tout petits points sur nos manteaux. J'avais huit ans. Je lui ai demandé :*

“Maman, pourquoi est-ce que je dois mettre cette étoile ? Je suis français !

– Mais tu es aussi juif et tous les Juifs doivent la porter maintenant, c'est la loi”. Au début je n'y prêtais pas vraiment attention, car Marcel et tous les enfants juifs l'avaient aussi. Mais le temps passant, la situation des Juifs a empiré. Le gouvernement a annoncé des nouvelles restrictions pour les Juifs. Un couvre-feu a été imposé et des listes d'objets qu'il était interdit aux Juifs de conserver ont été affichées. Monsieur Rosenblum a remis la bicyclette de Marcel au commissariat où elle a été confisquée. Maman a dû y apporter notre radio. Un jour j'ai demandé de l'argent pour aller au cinéma.

- Pourquoi ne vas-tu pas plutôt au jardin public avec Marcel ?”

“ Les Juifs n'étaient plus autorisés à entrer dans les cinémas. Je suis allé avec Marcel au petit jardin à côté de chez nous où nous jouions souvent. Un policier nous a stoppés : “Vous ne savez pas lire ?” montrant un écriteau : les Juifs et les chiens ne sont pas admis. Et quand maman et moi prenions le métro, nous devons monter dans le wagon de queue, celui réservé aux Juifs. Petit à petit, de nouvelles restrictions furent décrétées. Les Juifs n'avaient plus le droit de posséder leur propre entreprise, les Juifs ne pouvaient plus faire leurs achats qu'à partir de 5 heures du soir, à cette heure-là, les rayons étaient pratiquement vides. »

La guerre vue par ses conséquences à hauteur d'enfant a au moins cet avantage de permettre de mieux comprendre un processus à l'œuvre et d'espérer en repérer les symptômes avant-coureurs.

Isaac Millman se souvient aussi d'avoir été un enfant et ce rappel est fondamental pour rendre sensible le processus à l'œuvre : *«(à la campagne) J'appris à jouer aux billes et aux osselets. Le boucher avait offert à Pierre cinq petits os. Il nous a montré comment jouer. Cela consiste à jeter les cinq osselets par terre. Puis on en lance un en l'air, pendant ce temps on en attrape un par terre et de la même main, on rattrape à la volée celui qui retombe sans toucher les osselets restants. Je n'arrivais jamais à battre Pierre. Un jour de congé, nous avons décidé d'aller au marché. Un raccourci passait à travers une propriété boisée. Pierre fut le premier à suggérer de l'emprunter. Personne de nous trois ne l'avaient pris auparavant.*

“Le sentier ? André et moi hésitions.

– Vous avez la pétoche ? dit Pierre.

– Bien sûr que non ! avons-nous répondu courageusement.

J'ai respiré un bon coup et je me suis engagé vaillamment dans l'étroit chemin broussailleux. Il faisait sombre et tout semblait fantomatique. Nous étions nerveux et parlions à voix basse. Nous sursautions au moindre bruit. Quand un lièvre a bondi d'un fourré, nous avons détalé comme des fous.

“J'ai même pas eu peur !” a dit Pierre d'une voix décidée.



André et moi ne l'avons pas cru. Nous n'avons jamais repris le sentier. On ne sait jamais quel ennemi pouvait s'y cacher »

Ces deux auteurs, Isaac Millman et Régine Lilensten, sont d'ailleurs devenus par la suite auteur-illustrateur ou éditeur jeunesse, mais ce n'est qu'au terme de leur carrière qu'ils auront trouvé les mots pour dire leur propre enfance.

Ces livres sont exemplaires sur la façon de donner la possibilité aux enfants de connaître une partie sombre de l'Histoire de France qui peut aussi faire écho à d'autres faits contemporains, de pouvoir développer une conscience que les livres d'histoire ne peuvent seuls construire car leur fonction est par nature panoramique et ne peut traiter de l'individu.

Or l'ego-histoire permet de rendre concrètes les conséquences des faits sur les individus, donnant au lecteur la capacité de se sentir non seulement solidaire mais concerné: Encore faut-il que la forme du récit trouve la juste distance, donne la compréhension de l'enchaînement des faits, donne à percevoir la part fut-elle infime de la responsabilité que chacun induit dans ses actes, car l'Histoire, c'est aussi celle des individus qui n'en acceptent pas l'inexorabilité.

Ces deux récits, qui sont à ce titre particulièrement importants, montrent également les différents comportements de leurs entourages successifs.

Ne donnant aucune leçon, ils rendent compte de ce qu'a signifié au quotidien l'éloignement de leurs familles, la découverte d'autres habitudes qu'ils décrivent avec naturel (aller à l'église, participer aux travaux de la campagne), l'obligation de faire semblant d'être comme les autres, la transformation du nom de famille, bref : l'exil paradoxal en leur propre pays.

L'ego-histoire en littérature jeunesse semble donc un genre à part entière, entre information et introduction à la parole littéraire, pour traiter dans sa complexité le thème des enfants dans la guerre, à travers celui des enfants cachés, offrant au jeune public la possibilité de se confronter à la réflexion historique, au-delà du seul récit du manuel scolaire, qui ne peut rester que général. L'ego-histoire, celle de l'individu, à travers une forme littéraire de mise à distance, permet de ressentir en plus de comprendre.

Les documents qui complètent le témoignage d'Isaac donnent à son livre un impact particulier, car après avoir entendu son récit, le lire est ici l'entendre, le fait de lire sur un registre de police méticuleusement tenu, d'une écriture bien soignée, le nom de ses parents parmi une longue liste, remplace finalement un cours d'histoire, ou plutôt donne envie d'en savoir plus, car, oui, des gens ont été éliminés, oui, il faut souvent une vie entière pour « faire avec », tenter de se réparer; oui, il faut des livres sur des sujets difficiles pour permettre aux futurs adultes d'éviter de stigmatiser des catégories de population, d'en repérer les symptômes du processus, et de dépasser le sentiment patriotique au profit de celui d'égalité, comprise comme une principe fondateur de l'humanité, seule utopie qui vaille, et dont découle en fait la liberté, non pas uniquement celle de vivre à sa façon, mais aussi dans le cadre d'une fraternité-sororité, sans laquelle chacun peut être un jour discriminé.

Présentation des intervenantes :

Régine Lilensten a intégré en 1956 un groupement de diffusion (CDLP, Centre de diffusion du livre et de la presse) aujourd'hui disparu, dans lequel, jusqu'en 1971, elle a conseillé des enseignants dans leur choix les livres de jeunesse alors distribués en Prix de fin d'année scolaire dans les écoles. Elle est nommée présidente, de 1971 à 1979, d'une maison d'édition pour la jeunesse, « La Farandole » disparues dans les années 80. En 1979, elle a créé pendant près de vingt ans les éditions du Sorbier, vendues en 1998 au groupe français d'édition La Martinière, et aujourd'hui rattachées aux éditions



Seuil Jeunesse. En 1999, a lancé « la Maison des Illustrateurs », association qui assure la promotion des illustrateurs notamment pour la jeunesse, avec plus de 200 adhérents à ce jour

Odile Belkeddar est la traductrice du livre d'Isaac Milman; elle a été bibliothécaire jeunesse de 1975 à 1988 à Aubervilliers puis directrice des bibliothèques de Pantin (Seine-Saint Denis) jusqu'en 2011. Elle est traductrice de livres pour enfants (russe et anglais). Et participe à la redécouverte de livres fondateurs de l'édition jeunesse pour la collection Les Trois Ourses aux éditions MeMo. Elle écrit des articles sur l'édition russe jeunesse pour la Revue du Centre national du livre pour enfants.